

COMPTE RENDU/BOOK REVIEW

André Lebeau, *L'enfermement planétaire*. Paris, Gallimard et Le Débat, 2008, 304 p., 18.00 €, ISBN (978-2070121175)

En dix chapitres et un épilogue, le géophysicien André Lebeau (autrefois à l'Agence spatiale européenne et à Météo France) questionne solennellement «la rencontre de l'humanité avec les limites de notre planète» (p. 9). Cet «enfermement planétaire» qui donne son titre à ce livre est issue d'un constat: cette impossibilité de pouvoir nous échapper de notre destin collectif et en outre de devoir faire face aux problèmes environnementaux d'aujourd'hui et de demain, puisque l'humain ne peut vivre que dans «cette mince coquille de la biosphère terrestre» (p. 38). Deux antagonismes sont mis en scène dans la première partie de cet essai: d'une part les diagnostics de nombreux scientifiques démontrant la nécessité d'une prise de conscience généralisée et par ailleurs une série de bilans qui annoncent une crise mondiale, voire la fin du monde, prévue à courte échéance. A partir d'une documentation étayée, et en particulier du livre *Le Principe responsabilité* de Hans Jonas, largement cité aux chapitres 1 et 9, André Lebeau situe sa propre démarche «comme un préalable à toute prescription concernant l'«agir». » (p. 13).

Le premier chapitre, «Prévoir et prédire», est comme un petit cours de catastrophisme. Après une révision de quelques catastrophes récentes (tsunamis, cyclones) et des menaces actuelles (altération de la biosphère, réchauffement climatique) (p. 40), l'auteur réfléchit sur les limites de la croissance mondiale, à partir diverses modélisations (p. 45) et du *Rapport Meadows* (p. 60). Au troisième chapitre, André Lebeau propose deux alternatives pour «rompre l'enfermement»: soit «s'échapper vers l'espace extra-terrestre ou se soustraire aux contraintes que lui impose la condition humaine» (p. 103). Pour ce faire, l'auteur suggère de suivre les enseignements du Club de Rome, qui fut le commanditaire du livre *Halte à la croissance* de Dennis Meadows en 1972. En conséquence, des solutions sont ainsi formulées par André Lebeau: «arrêter la croissance et passer à une société en équilibre stationnaire avec son environnement» (p. 124).

Le cadre conceptuel de ce livre semblera très large: autant les données statistiques les plus alarmantes, mais aussi les recherches de Rémi Sussan sur les utopies post-humaines ou encore d'autres recherches sur les intelligences artificielles, la futurologie, la science-fiction et la

prospective à la Ray Kurzweil (p. 117). Tout le quatrième chapitre intitulé «Prévisibilité des comportements humains» pourrait à première vue s'apparenter aux sciences sociales, mais il s'agit en fait d'extrapolations sur la société faite par des non-sociologues. L'auteur précise ses objectifs : «Mon intention est de portée plus restreinte, elle est seulement de tenter de discerner comment pourrait se dérouler un événement sans précédent — unique comme le fut en son temps la découverte de nouveaux continents — et pour cela il faut nécessairement introduire, dans cette spéculation, la prévisibilité de l'acteur humain» (p. 128). Hélas! la démonstration qui suit semblera peut-être pénible à suivre: les «phénomènes collectifs dans les sociétés humaines» sont expliqués maladroitement, à partir de la psychologie des masses, de «l'instinct d'appropriation» qui caractériserait le «comportement collectif» (p. 139). Les références sociologiques y sont quasi-absentes, à part la mention au passage d'Adam Smith, Max Weber et Karl Marx (mais sans aucune référence bibliographique) (p. 154).

En dépit du manque de fondement de sa démonstration, l'auteur évoque au passage quelques pistes qui pourraient être explorées davantage, par exemple les liens possibles entre la croyance en certaines forces du marché et les religions, les idéologies (p. 172). Et comment peut-on parler autant d'idéologies, voire d'une hypothétique «idéologie sociale» (!) sans en proposer une définition opératoire ? (p. 176). On rencontre plus loin un problème similaire de définition avec l'expression «idéologie prescriptive dans les masses humaines» (p. 264). Enfin, anticipant un problème de surpopulation, l'auteur explore la question de ce qu'il désigne comme «l'aporie démographique» sans pour autant convoquer les démographes (p. 266). Les pages qui suivent signalent au passage les noms d'Alfred Landry et d'Alfred Sauvy, mais sans jamais indiquer les ouvrages consultés. On ne peut que penser aux derniers écrits de l'agronome français René Dumont lorsque André Lebeau soulève l'éventualité d'une «forme de contrôle de l'évolution démographique (p. 269).

Le sociologue sortira certainement partagé et perplexe, à la fois instruit et déçu après la lecture de *L'enfermement planétaire*. Instruit d'une abondante documentation et d'une série de rapports qui tendent à annoncer une crise majeure prochaine, mais également perplexe devant le manque de distance prise par l'auteur. A quelques endroits, des doutes semblent émerger dans son esprit; mais lorsqu'il soulève la question de la confiance que l'on pourrait accorder par exemple aux modèles numériques du climat, est-ce bien pour les questionner ou pour les confirmer ? (p. 44). Plus loin, l'auteur suggère que les rapports du Club de Rome, abondamment cités ici, pourraient être critiqués, mais qu'il n'en fera rien; mais alors, pourquoi leur accorder autant d'attention ? (p. 126).

En réalité, en dépit de sa bonne foi, *L'enfermement planétaire* souffre de ne pas avoir les moyens de démontrer rigoureusement sa thèse principale. L'auteur réussit à décrire le discours ambiant d'une fin prochaine du monde tel que nous l'avons connu, il constate les conclusions répandues un peu partout voulant que nous assistions à un phénomène de surpopulation, mais il ne parvient pas à les mettre en perspective ou à les organiser en une sorte de discours cohérent, parfois ancré dans des imaginaires de la fin, et quelquefois similaires à des récits apocalyptiques tirés de la Bible ou d'autres écrits mythiques. Il néglige de se souvenir qu'à la fin des années 1960, certains auteurs comme Paul Ehrlich avaient fait fortune en prédisant une fin du monde probable à court terme, pour les années 1970, au moment où la planète atteindrait le seuil des 4 milliards d'habitants. Ici, il faudrait appeler à la rescousse le sociologue des sciences et le démographe afin de prendre le relais de ce début de réflexion habitée de toutes nouvelles idées reçues et de nouveaux lieux communs, que l'auteur ne prend même plus la peine de démontrer ou de valider tellement ces demi-vérités lui semblent évidentes. La pollution existe indéniablement, mais les discours catastrophistes semblent exister depuis encore plus longtemps, et il importe de constater à quel point ces refrains apocalyptiques se répètent d'une génération à l'autre. Pour le sociologue, cet essai ressemble davantage à un symptôme et fait partie d'un problème beaucoup plus général.

Yves Laberge, Ph.D.

Yves Laberge est sociologue et encyclopédiste. Il a enseigné à l'Université d'Ottawa, à l'Université de Provence et à l'Université d'Islande à titre de professeur invité. Il est directeur des collections L'espace public pour les Presses de l'Université Laval et Cinéma et société aux Éditions Harmattan (Paris), en plus d'être membre du comité de rédaction de cinq revues universitaires : *Laval théologique et philosophique*, *Ethnology and Education*, *Canadian Review of American Studies*, *The European Legacy*, et *New Cinemas. Journal of Contemporary Film* (UK). Il est également membre du conseil d'administration du Musée canadien des droits de la personne. M. Laberge a obtenu un doctorat en sociologie de l'Université Laval.